

L'ISLAM AU DÉFI

par Jacques Berque



LES ESSAIS
CCXI



Gallimard

9' x

Le cheikh Abdel Nour huma les feuilles odorantes qu'il froissait dans sa main et murmura : « Il n'y a pas encore de pays islamique, mais le monde à islamiser. »

Tous quatre nous devisons dans son jardin, accoudés sur une natte. Vers nous monte le parfum d'une corbeille d'abricots, cueillis à des arbres non greffés. L'eau coule dans les rigoles. Une grande fin d'après-midi rougeoie sur le Nejd.

Le désert, une fois quittée Riyadh et ses prolongements d'usines, de cimetières d'autos, de cités universitaires, s'était ouvert à nous toujours plus vaste et plus pur, tandis que nous roulions vers la petite palmeraie, où je trouvai le cheikh en compagnie d'un jeune homme venu le consulter sur un problème familial. Que faire? Pardonner, conseilla l'hôte, tournant vers le visiteur une face sombre que la vie a labourée de ses feux, sans toutefois y laisser une seule ride.

L'autre s'est tu. Après un long silence, où l'on n'entendit plus que le bruissement de l'eau, j'ai chuchoté des interrogations, des doutes sur la capacité qu'aura ce pays de préserver, dans l'invasion des machines et la présomption des trésors, la superbe impavidité de sa morale. Apparemment, il faudrait à mon interlocuteur, pour lui faire escompter un avenir à la mesure de ses rêves, plus et mieux que des assurances officielles ou que la satisfaction de docteurs nantis. Seul, à ses yeux, l'islam peut sauver les Arabes de la dérive. Et, comme je

lui avouais ma surprise de l'entendre invoquer ce recours tautologique dans un pays qui se proclame agressivement d'islam, il a murmuré la phrase sur quoi débute ce livre.

*

Elle m'a fait sentir, une fois de plus, qu'aux yeux de ces hommes seul vaut le fondamental. En islam, pas d'établissement qui ne s'avoue indéfiniment justiciable de ses prémisses, de civilisation qui puisse renoncer à son premier éclair, ni d'âme dépouiller sa crudité profonde. L'islam, toujours recommençant dans l'homme et sur la terre, brûlant et vif comme les pas d'un cheval au sortir de l'enclos, dédaigne à jamais ses propres étapes, et porte une requête des origines à des horizons toujours élargis. L'expansion qui, dans l'expérience des Occidentaux, semble provenir d'un trop-plein des bases, traduit dans son cas leur vacuité ou plutôt leur dénudation. A notre allégorie de la corne d'abondance, épanchant d'un réceptacle animal ses fruits et ses pampres, correspond en islam celle du polygone étoilé, projetant des angles autour d'un vide : d'un Sahara peut-être, où la roche, par la plénitude, rivalise avec le rien.

Le désert, en effet, des multitudes de noms le constellent; des météores le parcourent; on y entend communément la voix des djinns. Il en monte aussi parfois un autre appel.

Présences

CHAPITRE PREMIER

COMPAGNONNAGES

Depuis ma naissance j'ai vécu parmi l'islam. Quant à y vivre, quant à le vivre, pour cela non, puisque j'appartenais à l'autre emblème. Mais au vrai qu'était-ce pour moi que les deux religions? Bien que né dans le catholicisme, je ne pratiquais pas vraiment, non plus que je ne le voyais faire autour de moi. Certes, en face de notre petite maison, de l'autre côté de la place de la Commune-Mixte, à Frenda, pointait le clocher d'une église. Dans ce contexte, je la sentais déplacée. De là peut-être l'aversion que je porte aux architectures aiguës, ma durable préférence pour le style roman, la complicité qui me touche à la vue d'un campanile ou d'un dôme. Comme je vous aurai cherchées, coupoles, à travers ces paysages qui semblent vous postuler, en Andalousie, par exemple, où vous devriez accompagner l'olivier et le laurier-rose...

Rencontres de l'enfance et de l'adolescence.

Il est vrai que dans le Maghreb de mon enfance, l'islam, expurgé du pouvoir et presque du droit, omniprésent quand même, restait pour moi imperceptible. Disons qu'il avait la couleur de l'eau. C'était sa force. Invisible sur les êtres et les

choses tant que ne s'y attardait pas le regard; miroitant de mille facettes là où il voulait bien se laisser entrevoir; fauve et terrible, de la couleur des siroccos ou des torrents en crue, dès que gonflait sa toujours possible révolte : on avait alors peur de lui sans le comprendre, et toujours sans le reconnaître. On l'appelait donc fanatisme. On le réprimait de temps à autre, au gémissement de quelques esthètes et à la grande acclamation des colonialistes, qui n'étaient pas seulement de droite. Au mieux, on passait en lui, devant lui, sans le voir, lui qui pourtant nous faisait signe.

En Algérie, à l'époque, frémissait le souvenir d'insurrections encore naïves : celle de Barika, la plus récente, ou des Beni Chougrane ou de Margueritte, et l'on chuchotait le nom de Bouamama. Ce cousin pauvre des prestigieux Oulad Sidi Cheikh ne les avait pas suivis dans leur rutilante abdication. Mobilisant ses rustiques adeptes au nom d'une appartenance ésotérique, il les avait précipités sur ce qui signalait alors l'État dans le sud de l'Oranie : des tribus ralliées, de loin en loin une garnison française et, plus communément, des « escargots », *caracoles*, ces coupeurs d'alfa espagnols ainsi dénommés à cause de la cape où se drapait fièrement leur prolétariat. L'insurgé poussa une tentative sur notre bourgade. La tradition rapportait que les assiégeants parvinrent à escalader, comme des geckos, la surface lisse du rempart. Telle était leur furie, qu'ils ne lâchaient prise qu'une fois la tête percée d'une balle : il n'en fallait pas moins pour déjouer le phylactère dont les avait munis leur chef.

Les anecdotes de ce type abondaient. Je faillis en être le héros inconscient. Une nuit, mon père – c'était dans un poste sauvage de l'Ouarsenis – entendit au bas de la colline un mugissement où se fondaient les tam-tams, des discours et des litanies. Une fois de plus un homme de Dieu soulevait le peuple contre l'oppression. « Tu lutteras contre le mal, dit le *hadith*, par le sabre si tu le peux. Sinon par la langue lutteras. Et si ne le peux, que ce soit au moins dans le fond de ton cœur. » Aux approches de la première conflagration mon-

diale, nombreux étaient les fidèles qui se demandaient auquel de ces trois degrés leur dévouement devait prétendre. Mon père, en uniforme, dévala un raidillon boisé, que rendaient plus sinistre encore les ténèbres. Et puis il remarqua que le *mokhazeni* d'escorte ôtait furtivement son burnous bleu roi. J'étais encore un nourrisson. Ma grand-mère me cacha sous le manteau de la cheminée, dans l'espoir naïf de me dérober au massacre. Elle m'avait emmailloté d'une de ces étoffes à ramages safranés qu'on rapportait alors de La Mecque : de quoi, pensait-elle, attendrir les agresseurs. Il n'y eut pas d'agression cette nuit-là. Du reste, qui était l'agresseur?

La peur des sursauts de ce fauve ligoté, l'islam, habitait les tréfonds de l'Algérie française. Elle se commuait, dans la vie courante, en prétéritons, en dédains. Et concurremment la science officielle dépeçait le fauve en magies et folklores, cependant que la politique dite indigène pratiquait avec lui ses jeux de franges et de feintes, d'attractions et de corruptions, ou, disait-elle encore, de « contacts ». Souvent elle spéculait sur les dégénérescences et les compromissions du religieux, et de confréries à marabouts, de cadis-notaires à prédicateurs du vendredi et à santons catalogués, tissait un filet que la violence de l'histoire mettrait encore assez de temps à faire éclater.

Ambiguïté des situations.

Je dis cela, qui n'est que trop vrai, et voici que me vient un scrupule. Dans ce concordat suspect que l'administration nouait avec un prétendu islam maghrébin, qui trompait qui? Lequel était la dupe *objective* – comme naguère disaient les marxistes – de l'autre? Si le fils de Mohyeddine s'est retiré d'un combat qui, malgré son talent militaire, ne faisait que broyer les tribus et l'avait mis en contradiction avec le sultan du Maroc et nombre de juristes, c'est qu'il pense que Dieu,

qui a voulu cela, voudra un jour la fin de cela. La rébellion inconditionnelle ne s'impose que contre qui interdirait l'exercice de la croyance. Car l'islam, de qui dépend la seule réforme valable, celle du for intérieur, doit rester à pied d'œuvre. Même, objecteront certains, dans la compromission? Même dans les bénéfices et les complicités? Voilà de bien gros mots. Prétendrons-nous que deux générations après Abd El-Kader, le cheikh Abduh en Égypte se soit fait l'allié de Cromer? Ceux qui ont proféré cette accusation horrible, du temps de Nasser, ont-ils maintenu leur bel irrédentisme depuis la mort du dictateur?...

Naturellement, ce n'est pas de telles questions que j'agite, adolescent, quand je croise, à la porte de chez mon père, l'incandescence mate des yeux du cheikh Ben Alioua. Ce « mystique moderniste », le dernier fondateur d'un ordre et d'une doctrine confrériques au Maghreb, se heurtait aux partisans de ce que je devais appeler bien plus tard l'Islam jacobin. A nous en effet, qui récapitulons l'histoire avec un demi-siècle de recul, le cheikh Ben Badis, qui mobilisait dès lors une rationalité d'accent islamique, et fondait non pas un nationalisme, mais un personnalisme algérien, apparaît comme ayant devancé l'événement. Tandis que la plupart – mais non certes la totalité – des chefs confrériques et des marabouts auront soutenu les combats d'arrière-garde d'un régime dépassé.

Mais qu'est-ce que l'échelle d'un demi-siècle, ou même d'un siècle pour l'islam? S'il est bien vrai que le religieux se pose en deçà et au-delà du politique, comment apprécier les acteurs de sa lente tribulation? Les peuples ont certes le droit et le devoir de les juger du point de vue des résultats. Mais ce ne peut être que de celui d'une histoire profonde, anthropologique en quelque sorte : celle-là même que visait la *risala*, le « message ». Les critères ne pourront être, dès lors, qu'internes, spécifiques, tributaires de la durée longue et de l'ample vicissitude.

Or qui ne voit que l'actualité modifie inlassablement ses

verdicts? Il m'a fallu défendre la mémoire du cheikh Abduh. Écoutez ce que l'islam indo-pakistanaï dit aujourd'hui de ses modernistes tant vantés naguère, de sir Syed Ahmed Khan, par exemple, ou de sir Ameer Ali. Réciproquement, comme si ce n'était pas assez des périls mortels du passéisme, voici que se font jour ceux du réformisme péremptoire et de la rationalité courte. Servent-ils le progrès, ceux qui viennent de faire suspendre, au Caire, la réédition d'une œuvre d'Ibn Arabi? Et si, dans son hostilité à l'observance populaire comme à la spéculation ésotérique, un certain islam, allié temporaire du nationalisme, était devenu, sans le savoir, un maître d'acculturation?

Rassurez-vous. Je ne vais pas rouvrir ici le dossier des fameuses « confréries religieuses », naguère pont aux ânes de notre politique maghrébine. Mais il va me falloir distinguer entre des mysticismes de divers genres et de divers degrés, et encore les distinguer des traditionalismes ruraux que guette le passéisme, et de la pratique des bien-pensants que guette la compromission, et de l'argutie des théologiens que guette la sécheresse, et du spiritualisme douceâtre de tant d'acculturés que guette le cosmopolitisme, oui tout cela pour tenter de circonscrire ce qu'est au juste l'islam avec qui je veux dialoguer : l'ensemble de toutes ces formes, ou forces, ou tendances, et d'autres encore, et de leurs contraires, ou l'une seulement de ces options?

Une chose sûre en tout cas : ce n'est pas de science politique qu'il va s'agir dans ces pages. C'est un corps à corps plus profond que je voudrais saisir entre l'islam et ce monde qui, sous nos yeux, se défait en se refaisant. Oui, l'islam, ou l'idée qu'il se fait de lui-même, et qu'il fonde encore sur un message, comme aux premiers jours. Alors le pétrole, les achats fastueux, les milliardaires du Golfe? D'autres en parleront mieux que je ne saurais le faire. Alors cette collection de régimes et d'intérêts que ménagent aujourd'hui les superpouvoirs, à moins qu'ils n'essaient de les réduire par les pressions ou l'invasion? J'en resterai bien loin, sans craindre

pour autant de négliger les vrais problèmes, y compris politiques. Il en paraissait bien loin, le cheikh Ben Alioua, qui fit un jour ses adieux à mon père, en lui annonçant la date de sa propre mort...

Au Maroc, dans les débuts du nationalisme.

Chargé de tant d'images et déjà de quelques engagements, j'arrivai au Maroc au moment où s'éteignait Lyautey. Familier de ces eaux tour à tour limpides, miroitantes ou torrentielles que l'islam opposait (ou proposait?) à la présence étrangère, l'idée d'une immersion plus profonde ne m'effleurait pas, encore que j'eusse entendu parler d'Européens convertis à l'islam : certains tenants de Ben Alioua, justement, et d'autres, affiliés à d'autres « chaînes ». Sans les marquer du signe péjoratif de l'esthétisme, je les reléguais comme tout le monde dans le marginal. Et quand plus tard, grâce à François Bonjean, je pris quelque mesure de l'œuvre de René Guénon, ce ne fut pas sans en ressentir les suggestions métaphysiques : mais l'anhistorisme m'en rebuta. C'était en effet l'époque où, découvrant chez les autres et en moi la contradiction coloniale, j'en demandais l'échappatoire à un radicalisme capable d'en transcender les ravages. Or le radicalisme simplifiait tout. Il suspectait, en tant qu'obscurantisme et qu'alibi, le plus gros des religions et parmi elles de l'islam. Mais, réactionnaires, l'étaient-elles plus et autrement que ma présence en ces lieux?

A vrai dire, la contradiction coloniale ne provenait pas seulement d'une situation que déjà minait de l'intérieur son obtuse dureté. Elle s'est posée, reconnaissons-le, du fait des ultras du colonialisme, plus tôt et plus gravement que de celui des colonisés. Cela, on l'oublie de nos jours. Des perspectives s'entrevoient qui eussent permis, sur une large échelle, la cohabitation des uns et des autres. Il ne fallait que souscrire

à cet autre postulat trop longtemps piétiné : l'existence de nations maghrébines. Je fis un jour ce pas. Mais depuis longtemps je pressentais tout ce qui se profilait derrière les expressions encore retenues d'un dualisme qui, par notre faute, deviendrait un jour manichéen. Ayant commencé par de timides appels à la justice, il s'achèverait, ce ruisseau de justes ripostes, en torrent dévastateur. D'avoir été si longtemps exclu, refoulé, il ferait sauter non seulement les barrages mais ses propres rives. Or j'avais depuis l'enfance l'instinct de cette mort des gageures historiques : une réciprocité qui se convulse en alternative du tout et du rien.

Malheur à ceux qui ont fait que se posât un jour l'antithèse fameuse de Camus entre sa mère et la justice ! Une fois posée, il fallait opter pour la justice. Mais enfin mon enfance, ma jeunesse, mon premier âge adulte avaient cru éluder le dilemme. Si ce ne fut pas toujours naïvement, tel avait été le cas de beaucoup d'autres, Maghrébins ou Français. La synthèse, ou plutôt l'espérance de synthèse entre ces hommes que dévastait la présence étrangère et ces autres qui auraient dû se faire les champions d'aventures inouïes et de jonctions palpitantes, ne m'apparaissait déjà plus comme liée à de simples aménagements, conférences ou traités. Par-delà cette sophistique des rapports de force, j'entrevois une révolution commune. Or cette révolution sans doute chimérique, le nationalisme la devança.

Toujours est-il que c'est bien d'un dialogue à la fois vécu, agi et pensé avec l'identité arabo-islamique du Maghreb que s'inspira cette phase de ma vie. Par chance elle eut pour cadre la Médina de Fès.

Le chérif Abdel Hayy al-Kittani, qui devait s'éteindre dans l'exil, et de qui cette circonstance, autant que l'admiration due à son savoir de traditionnelle, m'empêcheront ici de dire tout ce que j'en aurai pensé, ne fut pas de ceux qui m'accueillirent dans la Médina débonnairement. Prévention contre mon zèle à comprendre des ressorts secrets qu'il entendait, lui, manier pour son propre compte, pressentiment de ce

que seraient plus tard nos positions respectives dans la dernière période du Protectorat, toujours est-il que je ne pus profiter, comme il eût été souhaitable, de sa bibliothèque et de son érudition.

C'est à des maîtres plus humbles que je dus ma propédeutique d'islam. L'un d'entre eux, Ben Saïd Meknasî, professeur de troisième classe à Qarawiyin, me plongea dans de vieux traités. J'ai dit ailleurs ces séances qui, commençant à la nuit tombante, se poursuivaient très tard sous les vignes et les néfliers de la terrasse. Si proches de moi qu'eussent été jusqu'alors tels amis algériens ou marocains, ils n'avaient fait que m'accepter malgré leur différence, comme nous disons aujourd'hui. Ce modeste savant, lui, me logeait au cœur d'une plénitude. Il me découvrait une vision du monde et cohérente et plausible, une méthode tribulaire d'un système, et celui-ci comme celle-là ne se réclamant nullement d'une différence, ou d'une réserve, mais au contraire de l'universel.

Même si Qarawiyin, visiblement, s'enfonçait dans une décadence que précipitait le réformisme ingénu des premiers nationalistes (je le perçus à l'époque et le signalai dans un article que publia Marc Bloch); même si la ville autour de nous, l'antique Médina, bénéficiaire tout à la fois et victime des scrupules de Lyautey, semblait ne déboucher que sur un modernisme à notre guise, rien, non, rien dans les procédures d'islam qui m'étaient ainsi transmises ne postulait la réclusion ni l'exception, mais au contraire l'élan vers l'unité ou du moins vers sa plaidoirie. Qui sait si cette religion, qui n'était alors professée qu'en des pays dépendants, n'aspirait pas à se redéployer sur la face de la terre? Elle se voulait toujours capable de répondre aux défis du temps. Elle l'aurait fait par des procédures, en vue de fins assez différentes aussi des jonctions paradoxales de l'islam ésotérique; différentes de toutes ces intensités d'argile et de feu qui constituaient l'islam rural, l'islam des frairies et des cultes anthropomorphes sur quoi l'ethnographie coloniale insistait si mali-

nement; différentes à plus forte raison, bien sûr, de la démocratie bourgeoise et de la démocratie socialiste qui se disputaient la France en cette année 1936.

Je lus à cette époque l'ouvrage d'un juriste marocain, le cheikh al-Hajjûwî : *Al-Fikr al-Sami*, « La Pensée éminente », on pourrait même traduire : « La Pensée dépassante », où s'énonçait un réformisme dans la ligne du cheikh 'Abduh. Avec celui de quelques ulémas tunisiens, ce fut l'apport non négligeable d'une période aujourd'hui injustement oubliée et qui n'en mérite pas moins, autant par ce genre d'essais que par la chronique plus bruyante des évolutions nationalistes ou sociales, l'intérêt de l'ami et le respect de l'historien.

Cependant, l'axe que se cherchait le Maghreb n'était plus celui du théologal. L'islam nord-africain comptait alors par le legs du passé, des vertus du distinctif, l'appel des potentiels refoulés. L'appui que son aile marchante, le mouvement algérien des ulémas, apportait à la restauration de l'identité collective, déplaçait de lui-même les configurations de la foi. Peut-être s'occupait-il trop du politique pour consacrer à la méditation des textes, à la « gustation du mystère » *tadhawwuq al-ghayb*, des énergies que l'époque ou bien mobilisait en activisme moderniste, ou bien figeait en traditionalisme conservateur. Le tort principal de l'islam traditionnel, ou plutôt son apparente disgrâce, qui écartait de lui toute une part de la jeunesse, était de n'avoir pas renouvelé son expression, de s'en tenir encore à la glose littérale et à la réflexion gnomique, quand déjà le monde arabe résonnait de la prose oratoire de Chékib Arslan et de Taha Hussein. Pourtant, le vieux système maghrébin, appelons-le par son nom, restait aux aguets, alerte et disponible, sourdement fatal à ses dénégateurs. Il conférait aux foules, à l'occasion, un discernement politique, des presciences même, où l'inconscient collectif pointait en anticipations singulières.

L'an 1930 avait vu, au Maroc, le pouvoir français, jusque-là triomphant, commettre une erreur mortelle. Les Berbères, ceux du Moyen Atlas comme ceux de l'algérienne Kabylie,

observent des codifications civiles : précieuse amorce de démocratie qu'on pouvait, qu'il fallait peut-être pousser plus outre. Mais en tirer l'argument d'une sécession juridique, c'était se méprendre sur l'essentiel. De quoi le nationalisme naissant avait eu le juste instinct. Le « dahir berbère » lui fournit un argument trop valable. Il est vrai qu'une génération plus tard lui-même devait commettre l'erreur inverse, en ignorant ou refoulant ces virtualités communales, pour revenir, sous couleur d'unité, au centralisme venu d'en haut.

Il n'en reste pas moins que la méprise était grave, pour l'observateur étranger, qui se doublait alors d'un occupant colonial, de perdre de vue un système en ne l'approchant que par ses marges, anomalies et déformations. Plus généralement, et pour nous en tenir à l'étude académique, les musulmans éprouvent une colère légitime à se voir décrire sous l'angle de pratiques rurales, semi-païennes, ou de situations de fait, ou même d'observances, lesquelles oncques ne furent ni suffisantes ni même, osons le dire, nécessaires pour les définir. Comment se laisseraient-ils saisir par des traits externes quand le Coran lui-même érige une distinction entre *islam* et *iman*, c'est-à-dire entre l'objectivation sociale du système et son intériorité?

Pendant les années que je devais vivre, longtemps après, dans l'Atlas berbère, soumis à un contexte archaïque dont je m'efforçais toutefois de dégager les virtualités, je recueillis l'écho de prédictions messianiques qui fixaient la fin du monde à 1370 de l'hégire, c'est-à-dire 1950-1951. C'est bien alors que se cristallisa le complot qui devait aboutir à l'éviction du regretté Mohammed V. Juste à ce moment une petite mosquée des Mtougga, dont la porte avait été fermée voilà bien longtemps, et ne devait, disait-on, se rouvrir qu'au moment d'un changement universel, mystérieusement s'entrebâilla. Nous apprîmes l'exil du sultan en pleine fête canonique. Une étrange superstition fit entrevoir à bien des gens du peuple son effigie dans le rond de la pleine lune, sinistre transposition d'un aimable épisode de l'*Orlando furioso*.

L'attentat produisit en effet un changement d'orbite à l'échelle du tiers monde. Cette semaine-là, je quittai l'administration.

Contacts avec l'arabisme.

En Égypte, pour moi, la fréquentation de progressistes arabes l'emportait de beaucoup sur tout autre approche. L'Orient ne faisait-il pas de même? L'hypothèse des religionnaires, Frères musulmans ou traditionalistes, ne paraissait-elle pas reléguée dans un abîme aussi répressif que le passé colonial? Était-elle capable d'autre chose que de nocturnes soubresauts? Je rencontrai cependant des cheikhs azhariens, et lus non sans intérêt les diatribes de l'un d'entre eux, parmi les plus radicaux, Khalid Mohammed Khalid, contre la cléricature. Mais tout se polarisait alors, d'évidence, dans la direction du politique et du social. Au début des années 60, inquiet de la dissociation qui s'aggravait à vue d'œil entre l'aspiration démocratique des Arabes et leur attachement à l'authenticité, je devais comprendre, aux critiques mêmes opposées par beaucoup d'entre eux à la notion d'*açâla*, dont je me suis fait le champion, la gravité du dédoublement qui les affecte.

Et comment s'en affranchiraient-ils, quand la sensibilité de leurs masses et l'idéologie de leurs militants font du passé un bloc aussi violemment récusé par les uns que mythifié par les autres? Comment leur dire que l'authenticité n'est pas plus un code qu'un legs, ni même qu'une inspiration — religieuse par exemple —, mais un rapport entre nous et nos bases; et que, puisqu'il est des bases de différentes sortes — naturelles, cosmologiques, historiques, sociales, etc. —, il est aussi divers types ou plutôt diverses quêtes d'authenticité. Contre bien des schématismes je trouve un espoir dans le fait que le terme ait été retenu par deux penseurs arabes des plus hardis : Michel Aflaq, théoricien du Baas, et ce voyant exilé parmi les siens, et qui les a trop tôt quittés : Kamal Jumlat.

JACQUES BERQUE

L'Islam au défi

À un monde qui croyait pouvoir se passer de lui, l'Islam riposte par un soulèvement dont la chance majeure serait de se vouloir porteur de renouveau.

Pour ces sociétés, ces cultures, et leur invocation commune, il ne s'agit pas seulement, en effet, de répondre au défi des autres, mais de triompher en elles-mêmes des ruses du passé.

Une analyse aussi attentive à de brûlantes présences qu'aux fondements dont elles se réclament et qu'à leurs projections possibles dans l'avenir. L'analyse, oui, mais encore la description, le dialogue, le vécu aideront Jacques Berque à faire comprendre dans quelle mesure et de quelle façon l'Islam assume un double défi.

nrf